

tude de placer les maisons et les champs cultivés qui les entouraient dans les lieux les plus bas et de les abriter derrière les feuillages, contribue plus que tout le reste à donner au pays une apparence sauvage.

Pour juger de la population et de la fertilité de la Bretagne, il faut quitter les grandes routes, s'enfoncer dans les petits sentiers ombreux que l'on voit s'ouvrir à chaque instant des deux côtés du chemin, avec une croix ou une fontaine à l'entrée. Tandis que dans les autres provinces l'agriculteur s'efforce de se rapprocher des grandes voies de communication, le cultivateur breton, au contraire, semble tendre à s'en éloigner.

Dans la presqu'île du Camaret surtout, cette apparence de désert est plus frappante, et plus on avance vers l'extrémité de la Bretagne, plus cette apparence prend un caractère désolé. Ainsi la route de Tolgruc à Crozon, celle qui suivait le fond de la vallée qu'avaient prise d'abord et abandonnée ensuite les deux voyageurs, semblait, en s'avancant vers la mer, devenir un véritable sentier du Sahara, les genêts remplaçant sans trop d'avantage les palmiers nains.

Presque à l'extrémité de la vallée, la route se bifurquait brusquement. Le sentier qui continuait en face aboutissait, par une pente rapide, à la petite ville de Crozon, dont on apercevait le clocher de l'église alors que le vent courbait violemment les genêts. L'autre sentier s'élançait à gauche, gravissant le flanc d'une colline et paraissant se diriger vers les crêtes des falaises.

Des ronces gigantesques et des houblons sauvages formaient berceau au-dessus de ce sentier et l'abritaient l'été contre le vent et contre les rayons du soleil. Après avoir parcouru les deux tiers de ce sentier toujours montant, on rencontrait une de ces mares verdâtres nommées *vauds* et qui sont d'ordinaire l'annonce obligée de toute ferme bretonne de quelque importance. Le sentier continuait, puis tout à coup l'arceau de verdure cessait, et, à l'extrémité d'une grande pièce de trèfle, on distinguait un vaste bâtiment flanqué de ses communs, de ses étables et de ses granges : c'était la ferme d'Yvanec Anaïrou. Un tas de fumier énorme, large, épais, monstrueux, placé orgueilleusement près du second *vaud*, décelait la richesse du propriétaire.

Yvanec Anaïrou passait à juste titre pour le plus riche fermier de la presqu'île, et cette réputation avait peu à peu valu à sa ferme le nom de la ville qu'elle avoisinait. A vingt lieues à la ronde, on disait : "La ferme de Crozon," en parlant de la propriété de l'opulent fermier. Il n'y avait que deux ans cependant qu'Yvanec était revenu habiter cette ferme, qui lui appartenait depuis vingt ans. En 1785, il avait quitté la ferme de Crozon pour aller, avec sa femme et ses enfants, s'installer dans une seconde ferme qu'il possédait dans une autre partie du département. Il n'était revenu au Crozon qu'en 1798. au commencement de l'année.

Comme toutes les fermes bretonnes, la ferme de Crozon, quelle que fût sa réputation de richesse, n'était absolument composée (comme bâtiment d'habitation) que d'une seule pièce au rez-de-chaussée. La terre battue servait de plancher, et le plafond était formé par quelques fascines de noisetiers encore couvertes de leurs feuilles sèches, et soutenues par des perches transversales.

Des deux côtés de la maison étaient rangés cinq lits : deux flanquant la cheminée, trois en face. Ces lits étaient clos, noirci par le temps, et sur leurs battants apparaissait, découpé à jour, l'H surmonté d'une croix qui décore habituellement les autels chrétiens. Ces lits étaient tous quatre garnis de leurs grands rideaux, et leur ornementation attestait l'ordre et le soin des ménagères. Entre les deux premiers lits se dressaient des bahuts en chêne, aux moulures délicates et aux frêles colonnettes. Un fauteuil à haut dossier, grossièrement sculpté, était poussé dans un coin de l'énorme cheminée placée en face des bahuts, et, sur la table posée au centre, on apercevait, à toutes heures du jour, le pain de seigle enveloppé dans un linge à franges et recouvert d'une blanche manne d'osier.

Des bassines de cuivre, étincelantes comme l'or, étaient symétriquement placées sur le vaisselier, et quelques huches de paille étaient à demi cachées derrière deux grandes armoires sculptées, près desquelles gisaient des outils jetés dans un coin sur un tas d'herbe. Au premier coup d'œil, l'aspect calme de cet intérieur ne présentait rien qui pût frapper l'attention ; mais un examen plus minutieux eût certes singulièrement excité la curiosité du visiteur. C'était l'un des trois lits garnissant le côté droit de la pièce, celui placé au centre, précisément en face de la cheminée, qui eût éveillé cette curiosité.

Ce lit avait ses quatre grands rideaux retombant comme ceux des autres, mais l'H des battants disparaissait sous un voile de crêpe noir cloué par les quatre coins. Le ciel carré portait à chacun de ses angles, au-dessus de chacune des colonnes, et enfilés dans leur extrémité saillante, une couronne d'immortelles noires et jaunes, telle qu'on en place sur les tombes. Enfin, en s'approchant davantage et en écartant un peu les rideaux, on eût vu le lit recouvert d'une sorte de couvre-pied noir, sur lequel se dessinait une large croix blanche exactement comme sur un catafalque. Sur le milieu de cette croix était posé à plat un christ grossièrement sculpté et de grande dimension et au pied duquel s'éparpillaient les rameaux d'un énorme bouquet de buis jauni.

Ce lit lugubre et sépulcral glaçait ceux dont les regards investigateurs avaient glissé à travers ses rideaux.

Il était sept heures du soir alors que nous pénétrons dans l'intérieur de la ferme, et c'était ce même jour où Poulpadeo et son compagnon se rendaient à Crozon, quelques heures après le combat si brillamment soutenu par la *Brule-Gueule*, combat qui semblait n'être que le prélude d'une série d'actions bien autrement sérieuses, bien autrement terribles.

On était alors dans le dernier quartier de la lune et l'astre des nuits ne devait se lever qu'à 1 heure 49 du matin, s'il fallait en croire le *Véritable seul triple Liégeois* du devin Mathieu Lœnsberg. A cette époque de l'année (novembre), les nuits sont froides, brumeuses et profondes, surtout sur le littoral.

Ce soir-là un brouillard épais que ne parvenait pas à chasser la brise de terre, laquelle au reste mollissait de minute en minute, un brouillard épais recouvrait la campagne et redoublait encore l'opacité des ténèbres. L'obscurité était telle qu'il était réellement impossible de distinguer à quatre pas devant soi.

Un énorme feu brûlait dans la gigantesque cheminée de la ferme et éclairait la pièce, faisant pâlir un quinquet fumeux accroché au mur.

Une douzaine de personnes étaient réunies dans la salle, le souper venait d'être achevé, et les débris du frugal repas jonchaient encore la grande table.

Quatre hommes étaient assis dans l'intérieur même de l'énorme cheminée, les uns accroupis sur la dalle, les autres à cheval sur les troncs d'arbres dont les extrémités étaient enflammées. Ces quatre hommes portaient le costume breton de la paroisse et avaient l'apparence de simples garçons de ferme.

À gauche de la cheminée sur un escabeau, une jambe croisée sur l'autre, la tête penchée, l'air méditatif, se tenait un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, au teint hâlé, au front haut, aux cheveux châtain abondants et retombant jus qu'au milieu du dos, à la physionomie intelligente et vive, au regard sévère et profond. Cet homme portait également le costume du pays, mais ce costume était plus riche que celui des quatre autres jeunes gens.

Près de lui était placé le grand fauteuil dans lequel se prélassait un vieillard à la chevelure argentée, à la physionomie fière et imposante. Ce vieillard devait être de haute taille et il y avait dans toute sa personne quelque chose de grave et de dominant qui inspirait le respect au premier coup d'œil. Son costume était des plus simples, il se composait de braies, d'une veste et d'un gilet de drap gris, bordés de brun, de guêtres noires, de bas bleus et de souliers à boucles.

Sur le bras droit du fauteuil occupé par le vieillard était